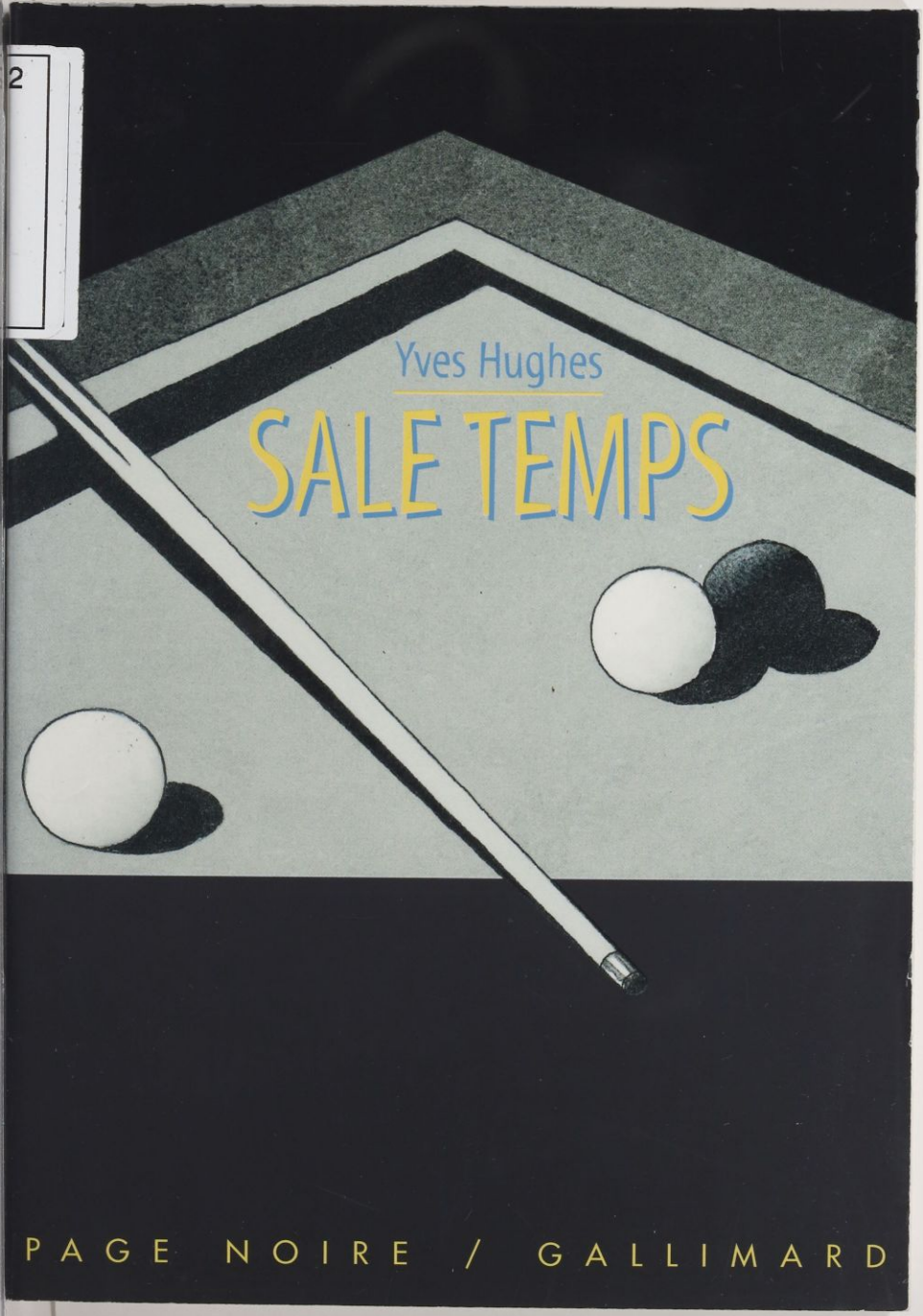
2



Yves Hughes

SALE TEMPS

PAGE NOIRE / GALLIMARD

COLLECTION PAGE NOIRE

© Gallimard Jeunesse, 1999
Photo de couverture : Jacques Sassier, © Gallimard

025107800
823

Yves Hughes

SALE TEMPS

PAGE NOIRE / GALLIMARD

J
J4
2000 38951

DL- 0 9 12 1999 51413

BnF
L&A

Chapitre premier

Un kangourou mauve en tête et les fesses calées sur la cuvette, je pensais. Avec pour seuls compagnons les albums de Tintin alignés sur l'étagère et un bonsaï de pin maritime posé sur le réservoir de la chasse d'eau.

Dans le salon, le disque de Lightnin' Hopkins venait de s'arrêter sur les dernières notes de *Mr. Charlie*.

Le samedi précédent, Valentine avait essayé de déplacer une sculpture dans un coin de sa galerie. Par un curieux instinct d'indépendance, l'œuvre en bronze s'était révoltée en pesant de tout son poids pour éviter qu'on la déloge puis, entêtée dans son désir d'émancipation, elle avait vacillé sous la traction humaine avant de basculer et de coincer sournoisement le bras gauche de Valentine contre le mur.

Depuis, Valentine exhibait une autre sculpture, en plâtre cette fois, gâchée par un homme de l'art médical.

La nouvelle œuvre formait un angle droit depuis l'épaule jusqu'au poignet, d'une belle couleur blanc cassé, lui aussi, sur laquelle Mamounette avait cédé à la coutume de signer, ajoutant sa touche personnelle au feutre mauve : le petit kangourou. (Reconnaissons à Mamounette un joli coup de crayon et de solides connaissances en matière de marsupiaux, héritage d'anciennes amours avec un champion de surf australien.)

J'y songeais donc, seul sur ma lunette, cherchant ce que je pourrais moi-même immortaliser sur le plâtre de Valentine, lorsqu'un marsupial d'un mètre douze à la tignasse blonde a ouvert la trappe en criant :

– Houba houba !

– Ici, Robin !

Le gamin est venu se poster de l'autre côté de la porte.

– Maman demande si tu peux me déposer à l'école demain matin ?

J'ai dit :

– Oui d'accord alors 8 heures.

Il a fait :

– Tu m'en passes un ?

– Il est tard, Robin.

– Oh Yann!...

J'ai décidé de jouer un peu au papa que je n'étais pas :

– Tu as fini tes devoirs?

– Tous! Z'étaient durs tu sais.

(Il en était aux multiplications.)

– Deux fois deux?

– Quatre.

– Trois fois un?

– ...

– J'attends, Robin.

– Si! Ah là là si, fastoche : un!

– C'est ton dernier chiffre?

(Il n'était pas certain. Les pièges sont énormes, à cet âge.)

– Attends attends non c'est trois!

– Sûr?

– Oui voilà : trois! Maman a dit : « Cinq minutes s'il veut bien. » Tu veux bien, Yann?

Je n'ai rien dit. Je me faisais le pari qu'il choisirait *Tintin au pays de l'or noir*. Gagné. J'ai tendu le bras, j'ai entrouvert la porte et je lui ai passé l'album. En échange il m'a proposé d'admirer ses dernières conquêtes de récré.

– Une pétrole!... Pis j'ai aussi un bigarreau plomb!...

Sa petite main se faufilait par l'entrebâillement, avec

à chaque fois au bout des doigts un trophée : calot, demi-calot, bigarreau verre, bigarreau terre, acier, simple porcelaine, chinoise, agate... Je les faisais rouler dans ma paume avec ce bruit magique à la fois clair et grave, épais, rocailleux, rond.

– Et la pépite, Yann ! La pépite !...

Suivirent un œil-de-bœuf, trois loupes et cinq boulards, une opale et un œil-de-chat aux couleurs pastel. Au fur et à mesure qu'il les puisait de sa poche de pyjama, il annonçait le nom. Il y eut enfin une magnifique porce aux reflets amande.

– Gagnée à Bifesses-Belon !

Puis Robin a oublié ses billes et, derrière la porte, assis en Indien, il est resté immobile avec l'album de Tintin sur les genoux, le buste penché sur la ligne claire de l'horizon de ses évasions.

Je l'entendais rire et tourner les pages. (Il rigole toujours lorsque les Dupondt font des bulles, sous leurs cheveux qui poussent de toutes les couleurs.) Et j'ai surpris la même éternelle colère face à l'autre tordu de Dr Müller.

J'attendais la phrase de dénouement qu'il connaissait par cœur. Ça n'a pas traîné.

– « Une fortune pour vous si vous détruisez ces aspirines au lieu de les faire analyser ! »...

J'ai laissé s'écouler trois secondes pour le suspens, avant de balancer à travers la porte :

– « Je regrette, docteur Müller : ils seront analysés ! »

De l'appartement du dessous sa mère a appelé.

La voix de Valentine n'a jamais de gros efforts à faire pour monter jusqu'ici. La trappe n'est une séparation ni pour elle ni pour Robin (ni pour Mamounette !). Ce carré de bois reliant le grand appartement de Valentine à mon studio représente plus un lien qu'un obstacle. Et je pense souvent que c'est le couvercle d'où jaillissent à l'improviste mes bons petits génies.

Le gosse a fait claquer l'album.

– J'y vais Yann, à demain !

J'ai tiré la chasse. Je n'avais pas trouvé quel dessin spirituel je ferais sur le plâtre de Valentine.

C'est au bout de cette nuit-là, une fois Tintin rangé sur son rayonnage, bien longtemps après le départ de Robin (endormi peut-être dans les bras de sa mère, la frimousse dans ses cheveux), qu'à quelques encablures une ombre s'est mise à hanter les couloirs de l'hôpital Boucicaut.

Un bruit de serrure, une porte…

Du silence et des lueurs de veilleuses le long du couloir…

Une autre porte, une chambre…

Une présence dans le lit, un homme, à peine…

Un souffle au rythme bizarre…

Trop lourd, trop lent, trop régulier…

Un sommeil de métal, une respiration de machine…

Comme une absence… Déjà…

Une absence abandonnée, lointaine, indifférente…

Allongée sans désir, sans mouvement, sans rêve…

Un homme au bord de sa mort…

La tête abandonnée, la bouche entrouverte…

Et l'ombre s'approchait. La bouche de l'homme dans le lit était reliée à une machine qui lui donnait ce reste de vie scandé par l'étrange métronome de l'électrocardiogramme. Une ligne brisée en bleu sur l'écran de l'oscilloscope, secouée par les hoquets du cœur.

L'ombre est arrivée jusqu'au lit et des mains gantées ont retiré le tuyau. Plop ! Laissant la bouche sucer le vide.

Aucun mouvement des lèvres privées de leur tétine de vie. Simplement quelques spasmes inutiles du corps sous le drap. Presque comiques. Comme une dernière tentative de vieux clown cabotin forçant le succès devant un public qui ne l'applaudit pas.

Voilà.

Et sur l'écran de l'oscilloscope : la ligne plate du cœur, toute bête, toute droite, bleu horizon et raide comme la mort.

Pour un grand voyage sans horizon, justement.

Robin a « fait la trappe » pour partager mon petit déjeuner.

Il avait monté des chouquettes. Il m'a demandé si j'étais sur une grosse affaire et j'ai fait le mystérieux.

En descendant jusqu'aux parkings, il m'a questionné sur les liens exacts des deux Dupondt.

– Ils sont frères tu crois? Avec leurs moustaches?

Je ne voyais pas le rapport.

– Et leurs noms? a-t-il insisté en grimpant dans la voiture.

Ce fut alors un flash. Dupond et Dupont ne portent pas le même nom. Ils ne sont donc pas frères.

– Merde mais c'est vrai!

Le gosse en a profité pour régler définitivement l'énigme des moustaches :

– Celles de Dupond sont droites... celles de Dupont sont tordues!

Dans la rue d'Alésia il a voulu savoir s'ils finiraient commissaires ensemble et si l'accident des cheveux multicolores leur laisserait des traces. J'ai tâché de répondre de mon mieux.

Et quand il a ouvert la portière devant son école il a dit :

– Tonnerre de Brest, les moules à gaufres sont déjà là !

Ses copains l'attendaient sur le trottoir. J'ai reconnu Bigle-Adémar et Bifesses-Belon. Robin les a rejoints et j'ai démarré.

Je me posais des questions.

– Gray !

La radio de bord a grésillé sur la voix de Maurel. On m'attendait à l'hôpital Boucicaut. Je n'ai pas mis le gyrophare et j'ai cessé de m'interroger, c'était tout droit.

– Un fax est arrivé pour toi ! a-t-il encore ajouté.

Je remontais la rue de la Convention. Maurel m'a dicté le message du fax que j'ai noté d'une main en conduisant. De nouveau j'avais des doutes.

Ce devait être encore…

La rue de la Convention est toute simple, bien droite, claire et vive avec ses librairies, ses brasseries, ses fleuristes étalés sur les trottoirs et ses cinémas à l'angle de Vaugirard. Elle file vers la Seine entre deux rangées de tilleuls dont l'ombre, vert tendre au printemps, devient

bronze et dure en éclats argentés en été, comme le tablier du pont Mirabeau, là-bas, où la rue finit par vous lâcher.

J'ai roulé tout droit sous les tilleuls et vingt minutes plus tard j'étais près d'un lit vide et blanc, face au chef du service de réanimation de l'hôpital Boucicaut.

Le Dr Cédran faisait des présentations posthumes :

– François Balmont, soixante-deux ans. Il était ici depuis onze jours. Accident de la route…

Une infirmière tenait un dossier ouvert contre sa poitrine. Elle confirmait d'un mouvement de tête. L'infirmier à côté d'elle ne disait rien et je tripotais au fond de ma poche le message que m'avait lu Maurel :

Le vent du matin
Décoiff' le mort aussi bien
Que son assassin

– C'est vous qui étiez de garde cette nuit?

L'infirmier baissait les paupières. Je lui trouvais une tête de rascasse.

– Comme chaque nuit, inspecteur, à partir de 21h 30.

– Avec mademoiselle?

– Non, a dit l'infirmière, moi à cette heure-là je termine.

Elle avait de belles jambes, elle s'appelait Sonia, et au sommet de ses belles jambes elle a fini de résumer sa soirée :

– Quand je l'ai aspiré vers 21 heures... tout était normal.

Les gars du labo, qui venaient d'arriver, ont relevé la tête. Leur sourire n'a pas duré. Le gros Georges ouvrait une mallette en métal et donnait quelques ordres. C'était la première fois que je les voyais tra-

vailler dans un endroit aussi propre, aussi blanc, aussi lisse et aussi net.

– Et vous? j'ai demandé à l'infirmier-rascasse.

– Je lui ai placé deux poches de plasma. Il devait être minuit... Je ne lui ai plus dispensé aucun soin au cours de la nuit.

– Il n'y a qu'une seule personne pour surveiller tous les lits du service?

On m'a répondu que la nuit, oui.

Le médecin a esquissé un pas en direction de la tête du lit. J'ai fait le même mouvement chorégraphique de l'autre côté.

– En tant que chef du service, permettez-moi, inspecteur, de vous préciser que jamais Sonia ni Jean-Marc n'auraient commis une erreur susceptible de... d'ailleurs... je peux?

Il me montrait le tuyau du respirateur. J'ai interrogé du regard le gros Georges qui s'occupait de la porte. J'ai fait signe au médecin de continuer. Il a brandi son bout de tuyau comme un chef d'orchestre.

– Cet embout n'a pas pu partir tout seul. Surtout pas sous l'effet d'un mouvement du malade. François Balmont était dans le coma depuis son arrivée. Non. Il a fallu que quelqu'un le lui *enlève* de la bouche!

Il a laissé retomber le tuyau sur le lit.

Je me suis approché de l'infirmier.

– Toute une nuit, c'est long… dans votre bureau j'ai remarqué qu'il y a une banquette.

– Dans tous les services de réa c'est pareil ! On peut s'allonger. Tout le monde le fait.

– Alors vous, cette nuit ?

Le Dr Cédran s'est intercalé.

– Le personnel de garde est tout à fait autorisé à s'assoupir. Le couloir du service est fermé à clé… et toutes les machines de ce genre sont équipées d'une alarme.

Son ongle touchait un point précis du respirateur : le bouton de mise en veille du système d'alarme.

Un petit interrupteur écarlate au milieu de tout ce blanc. Comme un œil de cyclope attentif que durant la nuit on avait volontairement fermé.